

XYZ. La revue de la nouvelle

Pisco acide

François Bruneau



Numéro 56, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4461ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bruneau, F. (1998). Pisco acide. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (56), 51–56.

Pisco acide

François Bruneau

Frobisher Bay, le 15 juillet 1976

Anna *querida*,

J'ai reçu ta lettre hier. Le capitaine me l'a remise, plutôt intrigué par la guirlande de timbres colorés. Quel soulagement de te savoir vivante, de voir que l'apatride de toujours a retrouvé son Brésil d'adoption, son Olinda dorée. Le récit de ta fuite m'a tiré des larmes : plus de deux mois de voyage en Amazonie sur au moins quatre mille kilomètres de rivières. Seule, avec les pauvres soixante dollars rassemblés en hâte, tu as réalisé un exploit et une épreuve d'endurance qui me laissent pantois.

Enfin, je peux tenir ma promesse et te décrire les événements qui ont suivi cette nuit fatidique. Toi qui crois si fort en l'astrologie et au destin, tu en pressentais déjà le dénouement. À quoi servent donc toute la prescience et *l'intuition du monde* si on ne peut jamais éviter le pire. Tes *Orixas*, si exigeants et puissants, ne servent-ils donc qu'à gâcher le présent puisqu'ils ne peuvent éviter la tragédie ? Excuse mes sarcasmes envers les autres mondes, mais ma révolte ne trouve pas encore d'apaisement.

Le lendemain, les quotidiens de La Paz annonçaient la mort d'Alam. Toi et tous les autres déjà enfuis vers l'Argentine ou le Paraguay, ne restaient de notre groupe que Tamara et moi. Bien que terrifié à l'idée d'être interrogé par la police, cette promesse que je t'avais faite de ne pas la laisser seule fouettait mon courage. Elle me donnait l'occasion de me sentir indispensable pour toi. Tu serais enfin fière de moi ! Quant à Tamara, tellement amoureuse d'Alam, elle refusait de quitter la Bolivie et

appréciait ma présence. En outre, elle jouissait d'une protection importante à l'ambassade américaine.

Retrouvé à Sorota, à peine dissimulé dans les bosquets de cactus San Pedro dont il aimait tant manger la chair, le cadavre d'Alam montrait des traces de balles. Le meurtre portait bien leur signature : nous narguer en jetant son corps dans ces buissons où nous avons puisé tant de folie magique et de voyages délirants.

— Pourquoi tu as tué le gringo Alam ? Pour coucher avec sa femme ? On sait que toi et elle vivez dans la même chambre depuis sa mort !

— Pourquoi tu trembles ? Tu chies dans ta culotte, *maricon, terrorista* !

— Tu sais qu'avec toute la cocaïne qu'on a trouvée dans ta chambre, on peut te garder ici le temps qu'on voudra !

— La grande Brésilienne que tu baisais la nuit du meurtre, oui, Anna, tu n'as rien compris ! Elle travaille pour nous !

Voilà le genre d'interrogatoire que j'ai subi pendant trois jours. Ça commençait à chaque fois par une fouille à nu. Ils me forçaient à me pencher et, tour à tour, m'examinaient le cul en ricanant. Les enquêteurs se relayaient dans la salle exigüe et glaciale. Quelle ignoble mascarade : les assassins patentés interrogeant un pauvre naïf dans le but de justifier un rapport bidon ! En bons chiens policiers, ils se délectaient en terrorisant et en humiliant leur proie. Blindé dans le silence, je répliquais le moins possible. Eux riaient grassement, sortaient de temps à autre leurs revolvers en tournoyant autour de moi.

Ils m'ont relâché finalement, me faisant signer un torchon. Un militaire qu'ils appelaient respectueusement *Doctor* m'a pris en charge. Celui-ci éructa en ma direction :

— *Suba, gringo. Vamos a ver si eres un macho, o solamente una mujercita* !

Méfiant, je suis monté dans sa jeep de service. Oh, docteur, je me souviendrai toujours de ta grosse face ronde, sans menton, de tes minuscules yeux de cochon perdus dans la graisse, de tes bras courts aboutés à des mains gigantesques.

— *A dònde vamos, doctor ?*

— *Vas a ver, gringo !*

Quittant le centre de La Paz, j'ai reconnu la petite route qu'il a prise en direction de Sorota. Épuisé, terrorisé, je sentais que mes nerfs me lâchaient. La haine montait en moi. Le docteur chantonnait, affectait la gaieté, ressemblait de plus en plus à un nettoyeur. Il me réservait un chien de sa chienne, mais je n'allais pas me laisser frotter aux cactus sans mordre moi aussi. Je concentrais mes forces, me préparais à bondir lorsque la jeep est arrivée en face d'un édifice isolé qui ressemblait à un garage ou un entrepôt.

— *Come on*, a-t-il jappé en anglais, pour me montrer son savoir.

Il pénétra dans le bâtiment par une porte de côté. Il faisait gris, froid dehors, et malgré les tourbillons, la suffocante odeur âcre du formol m'a immédiatement serré la gorge. *L'hijo de puta* m'avait emmené à la morgue. Chantonnant toujours, il a allumé quelques lumières au plafond. Une trentaine de cadavres d'Indiens occupaient tout l'espace, disposés sur des tables ou des banquettes, affalés dans les coins. On aurait dit un théâtre de marionnettes figées, les habitants d'un Pompéi bolivien gelés en même temps par le Grand Souffle, un panthéon de pantins raidis, désarticulés. Chaque corps exprimait une dernière parole, démontrait une sorte d'éloquence, comme si tous discutaient et plaisantaient ensemble sur la place du marché ou à la *Plaza Mayor*. Des taches de sang fleurissaient sur les jupes tissées et les ponchos multicolores. Des femmes portaient encore leur chapeau rond d'où pendaient des cheveux noirs bien nattés. Tout le groupe constituait sans doute la récolte d'une récente razzia de l'armée dans un village sympathique à la guérilla. En les gardant ici dans cet enfer congelé, leurs bourreaux les privaient du séjour au cœur de la terre, la *Pacha Mama* si sacrée pour tous les descendants des Incas.

— *They was also terrorists*, aboya le docteur.

Au milieu de la pièce, sur une table, gisait le cadavre de notre ami. Même mort, il paraissait encore plus grand que tous. Mon sang s'est gelé dans mes veines. Pardonne-moi, Anna, si je ne te

décries pas la façon dont le boucher a pratiqué l'autopsie. En charcutant Alam devant moi, il le tuait une seconde fois. Il crachait sur toi, sur nous tous, et espérait surtout me faire craquer. Mais l'horreur opérée sous mes yeux et ma haine croissante du docteur ont multiplié mes forces. Je me sentais grandir face au tortionnaire. Je parlais à Alam en français, chantais doucement à son oreille. Je touchais, massais à pleines mains son corps mutilé (tu ne peux imaginer, Anna, comme c'est froid un cadavre). Puis j'ai écrit sur son front, avec mon petit doigt, en anglais pour qu'il comprenne :

Form in the formless

Fast free flight.

Je respirais mieux désormais. Quant au docteur, devenu une ombre insignifiante dans son royaume des morts, il m'a fait signer le rapport d'autopsie avant de m'ordonner rudement de débarrasser le plancher.

Démarches administratives aux ambassades, à la mairie, marchandage pour un cercueil, dépositions policières, ainsi passa la semaine suivante afin de récupérer et enterrer la dépouille d'Alam. Tamara vivait ces épreuves avec courage et dignité. Quant à moi qui ne suis ni courageux ni brave, la tragédie m'exaltait et je me sentais missionnaire, responsable de Tamara. Toute la journée, face aux autorités et aux fonctionnaires, nous faisons les durs, nous crânions. Mais le soir venu, nous nous collions dans notre couche froide comme des chiots orphelins.

Le cercueil, fait des planchettes récupérées de caisses de pommes chiliennes, s'avéra trop petit pour Alam. On a dû lui casser le cou pour réussir à clouer le couvercle. La mairie nous a loué pour dix ans une place dans la fosse commune. Faute d'argent pour payer le fossoyeur, j'ai dû faire moi-même le trou. À un mètre de profondeur, de gros os, crânes ou fémurs, abondaient déjà, m'empêchant de creuser plus profondément.

As-tu remarqué comme les cimetières sont toujours situés sur des plateaux élevés dans les villes construites en montagne ? Est-ce pour éloigner les vivants des morts ou pour rapprocher du ciel les trépassés ? Songeurs et grelottants, en silence, Tamara

et moi poussions le chariot portant le catafalque dans les sentiers cahoteux entre les pierres tombales. À un certain moment, nous avons croisé un autre cortège. Au sortir de cette rencontre confuse, une vingtaine de femmes noires nous ont entourés. Elles pleuraient bruyamment, sanglotaient, nous plaignaient en implorant, le regard tourné vers le ciel :

— *Oh, Señor Dios. Tenga misericordia de los pobres gringos!*

Tamara a craqué, s'est jetée dans leurs bras, s'est laissé porter jusqu'au trou, hurlant à fendre l'âme. Je combattais les sanglots qui me défonçaient pourtant les tympanes. Tout ce pathos me dégoûtait. J'ai cependant tout supporté jusqu'à la fosse, au moment où elles ont réclamé deux cents pesos pour prix de leurs larmes. Tu sais trop comme je suis mou et débonnaire, mais alors, j'ai foncé dans ce rassemblement de corneilles nécrophages. Je les menaçais de ma pelle, leur servais mes pires insultes. Elles s'enfuyaient en désordre, s'abritaient derrière les tombeaux. Enragé, je lançais de tous côtés des pierres et des ossements exhumés plus tôt. Tournoyant comme des vautours frustrés de leur charogne, les pleureuses hurlaient leurs malédictions dans le vent vengeur.

Une fois le cercueil bien en place et enterré, nous avons fabriqué, avec du ciment, du gravier et de l'eau portés là le matin, une épaisse plaque de béton au-dessus du dernier lit d'Alam. Tamara y a tracé des mots que j'ai oubliés, des mots de leur intimité. Ensuite, on s'est saoulés d'un *pisco* encore plus acide que d'habitude, on en a répandu sur le linceul de béton une pleine bouteille ainsi qu'un kilo de feuilles de coca, comme un tapis de feuilles d'automne. La nuit tombait quand on est descendus à pied en ville en se soutenant, en vomissant et en blasphémant toute notre révolte, en dansant aussi, comme des âmes mortes.

La semaine suivante, Tamara est rentrée aux États-Unis. Quant à moi, dès mon arrivée à Montréal, par l'intermédiaire du Syndicat des marins, je me suis engagé sur le premier rafiot à se présenter : un cargo chargé d'alcool, de motoneiges et de couches jetables destinés aux Esquimaux de Frobisher Bay, dans les

Territoires du Nord-Ouest canadiens. Ici aussi, on gèle. Matelot et débardeur, je travaille dur, mange beaucoup et dors le reste du temps. Je refais mes forces. J'ensevelis ma mémoire dans la vie mécanique. Et quand ma conscience malgré moi remonte à la surface, les souvenirs me submergent : notre première et unique nuit d'amour, interrompue par les coups brusques frappés à ta porte. Pour ne pas entendre, je m'enfonçais dans ta chaleur profonde, je me collais à la pulsion de ton sang, je te couvrais comme on plaque au judo. Tu m'as repoussé d'une bourrade, tel un soldat agressé. Inoubliable métamorphose du feu en acier trempé. Alam était bien mort. Tu devais fuir et moi rester là. Je pleurais en te suivant dans cette aube frigide. Quand tu as sauté dans le camion qui t'a amenée jusqu'à la rivière Beni, tu regardais obstinément en avant. Pas un geste ni un adieu pour moi qui rapetissais, grignoté par ton départ.

Les icebergs descendent vers le détroit, s'en vont fondre dans les eaux du sud. Ce matin, pendant ma vigie, j'ai aperçu un ours polaire isolé sur une petite banquise dérivant à plus de quarante kilomètres de la côte. Crois-tu qu'il survivra, que sa prison de glace dans sa dérive frôlera une terre ferme ? Le roulis du bateau sur les eaux arctiques agite ma mémoire : notre amour mort-né, le destin gelé d'Alam, de tous ces paysans, les rites de la mort vécue ou infligée. Et aujourd'hui, de mon Nord à tes tropiques, du mâât mouvant de ce bateau jusqu'au mouvement léger de ton hamac entre les cocotiers d'Olinda, je tente de nouer une balançoire intemporelle dont les fils seraient tissés de confiance et de vérité. Explique-moi, est-ce que les dieux que tu invoques sont si éloignés d'ici et de moi qu'ils ne peuvent effacer tous les doutes de mon esprit ? Rassure-moi. Dis-moi, chante-moi que je n'étais pas un instrument, une diversion, une marionnette dans tes mains ou dans celles d'autres montreurs. Jure que vous m'aimiez, toi et Alam. Envoie vers l'étoile polaire des mots de chaleur et de réconfort, parce que je chavire et coule dans la révolte. Je me fige, me glace dans le doute.

Écris-moi.

M.